

Roger Lemelin, toujours hanté par la haute-ville

André Gaulin

Numéro 35, octobre 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56495ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, A. (1979). Roger Lemelin, toujours hanté par la haute-ville. *Québec français*, (35), 58–59.

littérature, c'est un cri, un avertissement. Il est la reproduction dans l'art d'une réalité dégradée qui doit être régénérée. Pour paraphraser Laurent Girouard, on pourrait dire que le « joul » se situe dans une période transitoire, entre la mort du Canadien français et la naissance du Québécois.

L'autopsie du « joul »

Le « joul » littéraire a suscité de nombreuses polémiques auxquelles les « partipristes » eux-mêmes ont largement contribué. L'objectif visé, qui était de susciter une prise de conscience, était largement atteint. Outre les articles de journaux et de revues, plusieurs ouvrages ont traité du « joul », sous ses diverses facettes :

Une culture appelée québécoise. Turi, Guisepppe. Montréal, Éditions de l'Homme, coll. *La Bibliothèque du nouveau monde*, 1971, 123[5] p.

Place à l'homme, Éloge du français québécois. Bélanger, Henri. Montréal, Éditions Hurtubise HMH Ltée, coll. *Aujourd'hui*, 1972, 254[1] p. (Publié en 1969, *Place à l'homme* dans *Écrits du Canada français*, n° 26).

The Shouting Signpainters. Reid, Malcolm. Toronto, McClelland and Stewart Ltd, 1972, 315 p.

Le Joul de Troie. Marcel, Jean. Montréal, Éditions du Jour, 1973, 236 p.

Parti pris littéraire. Gauvin, Lise. Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1975, 217[2] p.

Parti pris: idéologies et littératures. Major, Robert. Ville LaSalle, Éditions Hurtubise HMH Ltée, 1979, 341 [3] p. (Cahiers du Québec, Collection Littérature).

Maurice ARGUIN

¹ André MAJOR, « le Romancier est un visionnaire, dans *Liberté* 42, novembre-décembre 1965, p. 493.

² Gérald GODIN, « Tendances et Orientations de la nouvelle littérature », dans *Culture vivante*, n° 5, 1967, p. 67.

³ Laurent GIROUARD, « Considérations contradictoires », dans *Parti pris*, n° 5, janvier 1965, p. 9.

⁴ Fernand DUMONT, *la Vigile du Québec. Octobre 1970: l'impasse?* Montréal, Éditions Hurtubise HMH Ltée, 1971, p. 60.

⁵ Jacques COTNAM, « le Roman québécois à l'heure de la révolution tranquille », dans *le Roman canadien-français*, coll. *Archives des lettres canadiennes*, tome III, Montréal, Fides, 2^e édition, 1971, p. 294.

⁶ Jacques RENAUD, « le Métier de romancier », dans *Liberté* n° 42, novembre-décembre 1965, p. 490.

⁷ Claude JASMIN, « Lettre ouverte à des autruches littéraires d'ici », dans *le Devoir*, 26 juin 1965, p. 9.

CARACTÈRE

Roger Lemelin, toujours hanté par la Haute-Ville!

Il a écrit une œuvre intéressante, d'un petit monde bigarré et vivant, entre 1944 et 1952. Comme avec *Un homme et son péché*, son œuvre boudée par le milieu universitaire a eu droit aux hommages du public qui aimait bien revivre *Au pied de la pente douce*. L'homme était un autodidacte même si le sport l'avait attiré: c'est un accident qui devait trancher. Il réussit comme écrivain, fut boursier, détenteur d'un Prix de l'Académie française et Prix David.

Pourtant, son œuvre ne se renouvelle pas après *Pierre le Magnifique*. Sa trilogie 1944-1952 a surtout traduit la difficile prise de possession de la ville qu'un clergé paternaliste et réactionnaire avait plutôt entravée. Lemelin ne pourra pourtant dépasser le stade du compte rendu — ce qu'il a fait habilement d'ailleurs. Pourquoi? À voir évoluer l'homme, on croit comprendre: il s'est plus élevé au-dessus de son sujet qu'il ne l'a transcendé. Lemelin est resté un électeur d'Ernest Lapointe dont il parle dans son deuxième livre. Il l'avouera dans sa triste conférence à la Canadian Press de Toronto: « Au plan des idées politiques, je crois plus que jamais que le Canada est fait pour les pionniers, c'est-à-dire le libéralisme économique, l'entreprise privée, le travail, l'imagination et l'esprit d'entreprise. J'ai toujours cru aux honneurs et aux privilèges dûs au mérite. J'ai toujours cru à l'émulation et à la concurrence, sans pour cela oublier les devoirs des gagnants envers les perdants ».

Si Duplessis est mort, que lui voit encore un électeur fidèle, même si Duplessis n'avait pas « l'à-plat-ventrisme » dont Lemelin a fait preuve à Toronto. Lancé dans les affaires au tournant des années soixante (grâce à son téléroman?), Lemelin réussira aussi d'une réussite tout à fait individuelle. Lui, s'en est sorti: il voit le Québec avec ses lunettes rouge nananne. Ce genre de lunette qui le fera tellement sursauter devant le mauvais langage de Claude Péloquin: on peut bien parler joul à la Butte-aux-moineaux ou au Faubourg-à-la-mélasse mais pas sur une fresque du Grand Théâtre où Ovide fréquente l'opéra!

Éditeur à *la Presse*, mieux payé qu'un premier ministre, Lemelin aurait pu infléchir le sort collectif des siens. Certains l'avaient cru quand il alla chercher Hubert Aquin dont il faut bien avouer qu'il se servit. Lemelin préfère parler de lui-même dans sa chronique « Au gré du temps » et faire publier ses conférences-sermons serviles: « Un Québécois errant », « L'écrivain et le journaliste », « Langue, esthétique et morale ». Dans son « Plaidoyer pour l'espérance », il y a même ce passage cynique:

Il y a un mois, épuisé par toutes les mauvaises nouvelles qui me tombaient dessus par les journaux, la radio et la télévision: chute du dollar, un Québec séparé, un Canada en faillite, des grèves épouvantables à l'horizon, la mort du pape, les percepteurs du fisc aux trousses de chaque Canadien qui ose gagner un peu d'argent, je suis retourné dans le quartier ouvrier où j'ai vécu dans une famille nombreuse au temps de la crise économique. Il me semble qu'à cette époque, j'étais heureux dans cette paroisse pauvre. Je n'ai pas été capable de garer ma voiture. Dans chaque rue étroite, devant les masures restées debout, des autos pare-chocs à pare-chocs, à perte de vue, à bâbord et à tribord, occupant la place des bicyclettes ou des berceaux d'il y a cinquante ans. Jadis, les femmes chantaient dans les cuisines; aujourd'hui, l'air sombre, de mauvaise humeur, elles attendent les chèques de l'assistance sociale, de l'assurance-chômage, en pestant contre les troubles électriques de leur équipement sophistiqué. Je me suis sauvé, chez les pauvres Anglais, à Londres.

Quand Roger Lemelin crée Denis Boucher

Roger Lemelin est un écrivain social qui a décrit une société sans nécessairement la comprendre. Ou s'il l'a comprise, il n'y paraît guère depuis que l'écrivain s'est affirmé réactionnaire, fustigeant le joul sans nuances, attaquant devant les Anciens de Laval « la force inouïe d'abêtissement collectif » de Radio-Canada et voyant dans la fonction publique « le refuge des gens

qui, autrement, seraient des assistés sociaux». Selon Émile-Charles Hamel, critique au *Canada* en 1944, «les Dégagés» ou «les Grimpeurs» auraient été des titres possibles pour son premier roman. Cela en dit long si l'on oppose grimpeurs à «Mulots», ceux qui font l'aqueduc de la ville à l'époque romanesque d'*Au pied de la pente douce*.

Un personnage de Lemelin, personnage que l'on retrouve dans chaque roman de la trilogie, illustre bien la conception du salut de Lemelin. Dans le premier roman, Denis Boucher est un personnage contestataire de son milieu étouffant. Au chapitre VIII du roman, sa mère Flora lui dit déjà: «Qu'as-tu à renifler notre malchance? Laisse-la tranquille, si t'es bon seulement à t'en moquer». Et Denis Boucher de répondre: «C'est assez! Les seules angoisses qui m'émeuvent sont celles que je me suis créées». Dans ce chapitre, Denis découvre les lettres de son père, les lit, copie un quatrain comme arme possible de chantage et se promet bien de réussir, là où son père a échoué. Mais écrire, pour lui, deviendra une fuite de son milieu.

Dans *Les Plouffe*, Denis Boucher a déjà appris son métier de manipuler les hommes. Il manipule le vieux curé Folbèche par la contradiction (il amène un pasteur protestant), par la flatterie (il voit à ce que le curé gagne à la balle contre l'adversaire démoniaque), par la soumission apparente (il devra à la recommandation du curé son poste dans un journal catholique où il est censé défendre la cause anti-conscriptionniste). Mais, il trahira son nationalisme et se fera reporter de guerre. D'ailleurs, Denis ne pourra pas éviter une explication avec son curé à qui il affirmera: «Mon parti politique, maintenant, c'est moi. Ce qui m'intéresse, c'est de me tailler un avenir. Un monde nouveau commence et je serai avec les forts» (Chapitre 1 de la troisième partie).

Le Denis Boucher de *Pierre le Magnifique* se veut marginal. Il est plus ou moins associé avec un abbé du Séminaire dont l'une des activités principales est de photographier le monde. Comme l'abbé Lippé, Boucher



est essentiellement sceptique et voyeur. Il aura tout au plus la tentation de retrouver une certaine pureté d'idéal en s'associant à Pierre qui veut devenir prêtre. Mais Denis Boucher reste sur une voie de garage et regarde les gens passer. Il tente de se racheter en sauvant — et c'est un faux salut pour les deux — la vocation de Pierre dont il l'avait d'abord détourné. La dernière image que le narrateur nous laisse, c'est un «Denis Boucher, appuyé nonchalamment contre sa maison» de la rue Sainte-Famille et qui fume. La contestation, la révolte puis la marginalité de Boucher restent négatives. Le personnage lucide reste solitaire et impuissant devant tout un univers traditionnel qui se défait.

Le monde merveilleux du compromis historique

C'est Hubert Aquin qui dans sa lettre de démission à *la Presse* («Pourquoi je suis désenchanté du monde merveilleux de Roger Lemelin», *le Devoir*, le 7 août 1976, p. 5) a repris à Roger Lemelin lui-même le titre qui coiffe cet article. Roger Lemelin est de la génération des «Canadiens français» (au sens que donne Bouthillette à cette dénomination) dont font partie Lalonde, Chrétien, Jeanne Sauvé et gens de même acabit. Comme un Pierre Elliot-Trudeau qui veut d'abord battre le Parti québécois, seul instrument politique actuel du Québec et des Québécois, avant de

«réinventer» le Canada (*la Presse* du 5 septembre, à la une). Au fond, ce qui est répréhensible dans cette attitude, ce n'est pas d'être fédéraliste, mais de mépriser le Québec et les Québécois, les scieurs de long, les nés-pour-un-petit-pain, les chiâleux historiques, les assistés sociaux collectifs. Il y a dans cette manière de voir, un refus de lire l'histoire collective et de châtier des gens déjà pénalisés par leur condition politique de conquis. Comme disait contradictoirement Trudeau: «Les Canadiens britanniques n'ont jamais été forts que de notre faiblesse» (*le Fédéralisme et la société canadienne-française*, p. 176).

De Lemelin qui dirige le premier quotidien français d'Amérique, à qui Hubert Aquin aurait pu donner une NRF québécoise, on aurait pu s'attendre à un rôle plus dynamique dans la libération collective des Québécois. Mais comme l'a affirmé Roger Lemelin: «Je suis l'homme des compromis» (*Regards sur Israël*, septembre 1976, p. 8). Et comme bien l'on sait, il y a belle lurette que le compromis est devenu compromission du côté cour (voir l'article de Jean Labrecque, dans *le Soleil*, 11 mai 1979, p. A.6). De sorte qu'un roi-nègre est toujours du côté de la conscription: ce que l'on est comme PDG de Power Corporation. Lemelin a réussi, seul. Le petit gars de Shawinigan aussi. Et le prix de leur réussite les amène à lutter contre le Québec.

André GAULIN